

1.

Laure se réveille brusquement, sentant encore dans sa bouche le goût âcre et acide de la peur. C'est cette saveur ferreuse que prend la salive lors de certains états de maladie, celle qui envahit le palais et dissout les traces de parfums antérieurs laissés là par d'autres aliments. Comme si la salive n'avait plus à proprement parler de goût mais qu'elle n'était plus qu'une négation du goût. Quelques secondes passent qu'elle laisse s'égrener, les narines brûlantes, sans bouger d'un pouce. Elle n'a pas ce sursaut violent et moite qui fait relever tout le torse comme une décharge électrique. Comme s'il était mû par le souffle impalpable et impérieux d'une force supérieure, soulevé par elle comme un jouet, ce sursaut qu'on nous montre dans les films et qui fait passer nos pires cauchemars pour d'innocentes vétilles. La surface du plafond émerge peu à peu alors que le noir de la nuit, cendreuse, sale et sec comme du fusain, se terre à reculons dans les angles. Les murs s'esquissent dans l'ombre, à droite, à gauche et devant, pleins d'une verticalité arrogante et silencieuse, rassurants, tout de même. Assurant Laure qu'elle est bien en sécurité, nichée au fond de l'obscur et hermétique rectangle qu'est sa chambre. Elle laisse ses yeux s'appliquer à l'éclaircie lente de la pièce, balayant les ombres restantes et leur ôtant, de l'effort mental des petites filles, leur opacité, les rendant minces et inoffensives, presque transparentes. Elle veut s'assurer qu'elle est bien seule. Elle est encore un peu là-bas. Je dis « là-bas », comme si le rêve était un lieu ; je devrais plutôt dire qu'elle est encore un peu *avant*.

Les visions monstrueuses de ses poursuivants se sont imprimées sur sa rétine et se dissolvent maintenant, effritées, en lointaines formes versicolores dans la demi-nuit, filant aux coins de ses yeux comme de minuscules comètes, englouties par le noir à peine apparues. Sans même y penser, sa vision retient ces lueurs fuyardes et les refaçonne de manière à faire apparaître entre elles les contours et reliefs – encore baignés de cet éclat étouffé, *attiédi* du rêve – des fantômes qui retenaient Laure, un instant

auparavant, au creux de leurs bras. Elle revoit ainsi les épouvantails bardés de miroirs. Une myriade de petits triangles étincelants qui leur tapissaient le corps, formant comme de larges écailles, qui brandissaient devant elle des bijoux s'entrechoquant sans laisser, dans le tumulte, une lueur de silence. Une clameur grêle et brillante, ocellée, comme une vague, d'une écume sonore qui venait fouetter Laure au visage. A cette première vague phonique succédait une deuxième, plus forte encore, lame de fond qui faisait trembler toutes les choses autour de Laure et qui formait comme une houle primordiale, *primitive* ; les voix.

Transformés par leur nombre en un amas indistinct, brillants et remuants, les épouvantails mugissaient en chœur une longue plainte inintelligible. Mais Laure, au fond, savait ce que cette plainte signifiait. Car les rêves, nous le savons tous, ont ceci de particulier qu'en dépit de leurs images obscures, ils aiguisent notre intuition jusqu'à la certitude. Ainsi, dans son sommeil, Laure n'avait aucun doute sur la nature de la plainte que lui adressaient les épouvantails. C'était un hymne. Mieux, c'était une ode. Une ode à sa beauté.

Que cela fût décelable dans les intervalles élastiques de la mélopée, collés entre eux, ou plutôt reliés de loin en loin par une matière enveloppante, comme s'ils étaient pris dans un goudron épais, ou dans le timbre creusé, comme *convexe* des voix qui s'élevaient ensemble, il était évident que ces louanges étaient sans lumière. Sans espoir. Elles sombraient et se muaient en lamentations, en exhalant un parfum amer, une odeur brune de flétrissure et de pourrissement. Cette dégénérescence était le fruit de l'ode qui était adressée à Laure. La beauté de la jeune femme ne se retrouvait pas au-dessus des épouvantails argentés parce que ceux-ci la *portaient* à bout de bras, mais parce qu'ils *s'enfonçaient* jusque sous terre. Laure les prenait en pitié, mais elle avait trop peur d'eux pour les aider à s'extirper de la fange dans laquelle ils s'agenouillaient. Ce n'était pas la crainte de l'agression : elle savait d'une manière tout à fait certaine qu'ils ne lui feraient aucun mal. C'était une panique plus profonde, qui la glaçait d'effroi depuis les

renforcements cachés de son âme. Elle avait peur de sentir qu'elle était coupable de leur déchéance.

Comprenons cela. Ils étaient une foule, une armée entière d'épouvantails scintillant dans une plaine de boue, lui faisant face, et leur nombre et leur masse faisaient d'eux un champ infini de miroirs ; et ces miroirs renvoyaient à Laure le reflet de son visage démultiplié. Quelle horreur de ne voir que sa propre image sur des centaines de corps pressés en face de soi ! Un seul visage qui proliférait et infestait chaque recoin, chaque parcelle de l'autre, se nourrissant de sa propre présence pour se reproduire encore, n'épargnant rien ni personne. Dans le rêve, Laure avait l'impression confuse d'une maladie dont elle était le germe : ce n'était pas simplement les miroirs qui lui renvoyaient son image à elle, passive, mais plutôt son visage qui allait s'insinuer partout où il pouvait, recouvrant lui-même les épouvantails de miroirs pour s'y refléter autant qu'il le voulait, et chaque reflet de Laure qui apparaissait sur les fragments argentés était comme le bubon d'une peste meurtrière. La plainte des pauvres corps désarticulés se balançait, oscillant, presque à se briser, sur la crête du contrepoint que formait le tintamarre de cette joaillerie rutilante secouée sous les yeux de la jeune femme : des colliers ruisselants de perles bleues, des breloques de nacre qui tintaient comme du cristal et des bracelets sertis d'émeraude prêts à se refermer comme des menottes sur ses poignets.